

NY

Donnez-moi ceux qui sont las, ceux qui sont pauvres, vos masses entassées assoiffées d'air pur, les relents misérables de vos terres surpeuplées. Envoyez-les-moi ces sans-patrie ballottés par la tempête.

Emma Lazarus (vers gravés sur la statue de la Liberté)

Deux cactus filiformes rappellent feu les tours jumelles. Tu es à Manhattan, sur le toit d'un building de la 19^e.

Jamais tu n'aurais soupçonné l'existence d'un tel jardin suspendu. Des escaliers métalliques zigzaguent le long des murs de briques. Des klaxons hasardeux, un pompier convaincu et des rires clandestins.

Tu finis d'un trait une bouteille de Brooklyn Ale et parcours dans ses grandes lignes les derniers scandales du *New York Post*. Tu loges chez des engagés, des enragés, déguisés en croisés pour annoncer aux rues la ruine de l'Empire.

Le drapeau américain claque dans la nef de la cathédrale Saint-Patrick. Mister Trump, promoteur de la Trump Tower, montre *How to get rich* dans son dernier best-seller. Le vétéran d'une précédente guerre pousse un caddie, auquel est accroché un étendard de la nation. Les métros conseillent de se méfier de «toute chose suspecte». Ils se métissent à mesure qu'ils quittent le *downtown* et gagnent les *boroughs* périphériques. Deux vendeurs de kebab syriens en viennent aux mains pour quelques cents, devant le sourire narquois de deux Coréennes hautaines. Des businessmen sifflent des vodkas Stolichnaya au troisième étage de l'hôtel Hilton, avec vue plongeante sur le *ground zero* et la liste des «héros du 11-Septembre». Au Brower Park, personne n'adresse un regard au seul blanc-bec venu écouter

Talib, sauf un alcoolique qui sirote une bouteille emballée dans un sac de papier. Un adolescent ukrainien répondant au nom d'Aleks Eyev te demande si tu t'es déjà senti seul dans une fête. Après un silence, il poursuit : c'est ce que nous ressentons, nous, les étrangers, tous les jours. Une trop charmante Namibienne – Mbaha pourrait être son prénom - se souvient très précisément de sa première soirée new-yorkaise. Elle l'a passée dans un supermarché, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une vagabonde décrépite se casse le cou. Elle dort assise, au-dessous d'une inscription marbrée : «Pendant que les femmes geignent, comme elles le font aujourd'hui, je me battraï. Pendant que les hommes vont en prison, je me battraï.» Ce message est signé *Armée du Salut*. Les écoliers entament leur journée de cours par une prière pour la république. Trois touristes français photographient les écureuils de Madison Park. Les pin's *Stop Bush* se vendent cinq dollars dans les files d'attente d'un *Fahrenheit sold out*. Une serveuse black braille «au suivant» à un Portoricain qui commande un Coke King Size. La propagande pour la National Guard Army se distribue dans l'Union Square. «On vous l'offre! De la formation gratuite au voyage, la liste des avantages est longue. C'est une occasion en or! Quelle sera votre raison pour rejoindre l'armée ?»

Tu passes un agréable après-midi sur un banc en compagnie d'un immigré italien fraîchement naturalisé. Tu lorgnes les voiliers téléguidés de Central Park. Le hip-hop n'est plus MTV, mais un match de rue, trois contre trois, révolté et hilarant. Un *kid* lève les bras, car il a marqué un but dans un *playground* à la limite de China Town et de Little Italy. Les trottoirs sont assez larges pour voir venir de loin les charmantes passantes qui jamais ne s'arrêtent pour nous décevoir. Des évangélistes distribuent de l'eau à l'entrée du Brooklyn Bridge. «Appréciez ce rafraîchissement comme l'expression de l'amour de Dieu.» Des retraités bénévoles désherbent les allées d'un *Social Park* de l'East Village. Un castriste dominicain anime un *free speech* progressiste dans l'Union Square. Les marchés aux légumes

font un tabac au pays de Ronald. Les familles du Bronx se retrouvent sous les mouettes de l'East River pour manger des calmars fris. Celles de Brooklyn s'installent sur les marches de l'immeuble et bavardent tranquillement. Sur les murs d'Harlem, des affiches recrutent. Êtes-vous poète ? Chantez-vous ? Votre jour est enfin arrivé. Pour plus d'information, appelez le...

Tu es Betty. Plutôt du genre à te réfugier dans le métro le plus proche pour te soustraire aux publicités criardes *made in Broadway*.

Tu as gardé de ton Michigan natal quelque chose de pur qui fait que tu souris à tout moment, timidement et pour un rien. Quelque chose qui fait que tu aimes un peu tout et ne veut pas déranger.

Tu viens ici réaliser ton rêve. Tout perdre pour gagner New York et peindre, puisqu'il faut habiter New York si l'on veut être reconnu comme peintre.

Les halles abandonnées de la Jackson Street, dans le Queens, ont réorienté leur marché, au profit de centaines de petits studios qui produisent, jour et nuit, de la culture. Tu partages le numéro 122 avec ton mari, occupé à recouvrir un drapeau américain de coupures de presse blanches, rouges et bleues. Cette idée lui est venue subitement la veille et il ne perd plus une minute.

Tu restes immobile. Ta toile immense t'intimide. Tu as attaché un pinceau à une baguette pour atteindre la partie supérieure de la toile. La fenêtre offre une vue imprenable sur l'Hudson River et ses graffitis inspirés. Des ouvrages sur la Renaissance sont empilés derrière toi. On entend les allées et venues des studios voisins. Tu restes immobile. bercée par les

effluves de couleur, tu donnerais tout en ce moment pour travailler dans la friture d'un *snack* hispano.

- Il n'y a rien de plus grisant que de vivre autour de gens qui s'amuse quand on est seul. Surtout si on a la ferme impression qu'ils font semblant!

Betty, tu exagères. Tu n'es pas même étrangère. Ni même pauvre. Et pas encore malade.

À New York, *fun city*, les businessmen respectent Reagan - enrichissez-vous ! - et les artistes nouent des relations d'affaires. Betty, c'est différent. Betty ne veut que prendre son temps pour s'exprimer, rendre la forme de son intime substance.

On lui a conseillé d'attendre une année avant de renoncer.

Devant sa toile, Betty hésite, soupire, rêve, lorgne son mari qui s'agite. Elle voudrait disperser du bleu, inscrire un vert concret, mais elle se perd en des traits torturés, anonymes, corrosifs, hilarants, exhibitionnistes, opportunistes, cyniques, distants, des traits très très new-yorkais.

Qu'une question de temps, disent-ils. Elle aussi apprendra la gonflette, portera des Ray-Ban, se fringera *strange*, même si pour l'instant, elle se consume lentement les ailes à leur porte dorée.

Autour d'elle, un collecteur de verre s'entête à saluer les passants. Un retraité de l'Upper East Side s'applique à marcher en se tenant plus droit qu'il ne l'est. Une femme esseulée parle

à Kevin, son chat. Il passera encore des millions de taxis sur le Brooklyn Bridge avant que l'on rende le salut de l'un, la jeunesse de l'autre et la famille de cette dernière.

Betty n'en a toujours pas vendu un. Ni exposé. Ni peint. Elle sourit malgré tout. Avant tout, il faut imaginer Betty heureuse.

Betty, il aurait fallu t'emmener danser sur de la musique congolaise à Central Park avec des nostalgiques des *seventies*, te gondoler aux bruitages d'un Buster Keaton *open air*, rebondir devant les *disc jockeys* du PS One, consommer n'importe quel Broadway et boire des sakés au petit matin dans une taverne japonaise.

Le New York des lignes sophistiquées des *skyscrapers*, des *everything is possible*, des *I love NY* est un New York qui ressemble à celui de Weegee, avec ses crimes, ses plages surpeuplées, ses pompiers, ses Sinatra, ses rues enneigées, ses clochards, ses Warhol, mais les républicains qui ont vendu la république consomment la même *fast food* que les démocrates, guère meilleurs en matière de démocratie. Les *downtown* verticaux alimentent les mêmes marchés, font marcher les mêmes entreprises que les *borough* de brique des fabriques désaffectées.

Les Beastie Boys s'égosillent dans mes écouteurs. *Cher New York, j'espère que tu vas bien. Nous te disons merci de nous accueillir. Par ton portail d'Ellis Island, nous avons débarqué. Brooklyn, Bronx, Queens et Staten, depuis le Battery jusqu'au sommet de Manhattan, Asie, Moyen-Orient et Latino, Noir, Blanc, New York, tu rends cela possible.*

Ellis Island, terme de la traversée atlantique, bureau d'immigration, au tournant du vingtième siècle, pour des millions d'Européens.

Parmi eux, mon arrière-grand-père, dont j'ignore même le prénom.

Trois semaines après avoir quitté Hambourg, encore chahuté par la houle des souvenirs, il se range à droite. Les femmes, à gauche. En file indienne, il ne saisit rien des consignes de l'*Office of Registration*. C'est pour ce paysan natif du Belpberg du chinois.

- Un inconnu nous accueille. Il nous examine. Il étudie en profondeur nos yeux et notre bouche. À coup sûr, s'il avait pu sonder nos cœurs, il aurait vu la blessure.

Mon arrière-grand-père échange ses derniers francs suisses contre un billet de train pour la campagne la plus proche, car il n'ira pas grossir les masses misérables des *tenements* du Lower East Side. Avec lui, une bible annotée, une illustration de la Jungfrau, un dessin de la ferme, un service en argent et le verre en étain de la dernière compétition de tir.

Quelques mois, pense-t-il, suffiront à récolter l'argent nécessaire au transport de la famille tout entière.

Peut-être figures-tu sur l'un de ces clichés d'archive ? Peut-être ton fils est-il cet homme-sandwich Mc Donald au carrefour de la 52^e ? Ce cordonnier aux yeux clairs qui fume une cigarette, assis sur les marches, en regardant passer les gens ? Cet encaveur du *farmer's market* qui m'a fait goûter tous ses vins en me les présentant comme ses propres fils ? L'un de ces visages vitreux en face desquels je me suis assis dans le métro ? Peut-être es-tu mort sans

laisser de traces ? Interdit de séjour à Ellis Island pour une désolante histoire de jaunisse, te serais-tu jeté par-dessus bord pendant le voyage du retour ? Sans argent à l'arrivée, as-tu souffert à Manhattan des années durant, à dix dans un deux-pièces sans eau courante, ni chauffage, ni électricité, ni travail ? Es-tu devenu un de ces propriétaires ultraconservateurs du Colorado ? As-tu anglicisé ton nom ? Mister Horseman ? Y a-t-il eu une Lady Torfman ? Une famille Laughman ?

Il est plaisant d'imaginer les possibles. Le New York horizontal, celui des individus considérés à partir du sol, est un laboratoire idéal pour repenser le passé, contredire le présent et se convaincre que tout est possible.

Little Italy (ce que j'aime prononcer en boucle le nom de ce quartier) se laisse envahir, une rue après l'autre, par une Chinatown grossie par le Vietnam et la Thaïlande. La Pologne ne veut pas entendre parler de la Russie - qui vit en bon voisinage avec la communauté juive de Crown Heights - mais se mélange sans heurts avec les Péruviens et les Argentins. Le Nigeria et le Ghana vont bras dessus bras dessous avec les Dominicains, les Jamaïcains et les Portoricains, mais refusent les Japonais, les Irlandais de Hell's Kitchen et les Allemands de Yorkville. Nouvelle cartographie *made in NYC*, produite par la maison American Dream, disponible partout et dès aujourd'hui.

«Nous te ramenons de *home à casa* deux fois par jour.» Les annonces de la compagnie aérienne Delta mettent au moins un peu de couleurs dans les quartiers défavorisés.

Il est permis d'en rire, de dénoncer la vacuité d'une ville dénaturée, amalgamée, tournant sur elle-même comme une toupie arrogante et déséquilibrée. Il est permis de rester perméable à son exubérante énergie.

Des dizaines de mosquées dans Harlem, une avenue de chapelles de tout horizon à Brooklyn, un hommage au centenaire de la mort de Neruda dans le Bronx, une société d'art africain à Time Square et un concert «Tribute to Serge Gainsbourg» en plein Manhattan. L'attachement sacré au lieu d'origine est-il une valeur périmée ?

«Ils veulent fermer aux nouveaux arrivants l'accès au pont qui a permis à leurs parents de venir s'établir à New York.» Mot pour mot, le slogan d'une affiche des années 20 qui dénonce les premiers quotas d'immigration.

Pour les Indiens Munsee, ceux qui ont échangé Manhattan contre une vingtaine de dollars, *Manahatouh* signifie *lieu ou l'on ramasse du bois pour les arcs*.

Lieu ou l'on ramasse du bois pour les arcs, cela ne signifie pas qu'on en fera un arc, ni même qu'on ramassera cette vieille branche. Cela signifie que le bois est là, qu'on le ramasse ou non, qu'on en profite ou non.